

Les Femmes dans l'histoire du CNRS

Mission pour la place des femmes au CNRS. Comité pour l'histoire du CNRS, 2004

Catherine Nicault



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/432>

DOI : [10.4000/histoire-cnrs.432](https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.432)

ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 novembre 2004

ISBN : 978-2-271-06249-9

ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Catherine Nicault, « Les Femmes dans l'histoire du CNRS », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 11 | 2004, mis en ligne le 07 mars 2006, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.432>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Comité pour l'histoire du CNRS

Les Femmes dans l'histoire du CNRS

Mission pour la place des femmes au CNRS. Comité pour l'histoire du CNRS, 2004

Catherine Nicault



En cette année de célébration internationale de la femme, quoi de plus naturel que la Mission pour la place des femmes au CNRS, secondé par le Comité pour l'histoire du CNRS, ait voulu jeter un peu de lumière sur la place des femmes dans la plus grande institution scientifique française, de sa création, à l'automne 1939, jusqu'à nos jours ? Pour qui cherche à mieux cerner la part du genre féminin dans l'histoire de la recherche scientifique dans la France contemporaine, ses apports souvent méconnus et ses évidentes difficultés à s'y faire reconnaître, c'est là un terrain d'investigation qui, d'évidence, s'imposait.

- 1 Que l'on ne s'y trompe pas : l'enquête n'avait rien de particulièrement aisée. Au CNRS comme ailleurs, le personnel féminin est le parent pauvre des recueils statistiques - jusqu'aux années 1970 en tous cas ; quant aux recherches sur l'histoire des femmes dans le monde de la recherche en général, elles sont rares, en France tout au moins, où l'histoire du genre, en général, accuse du retard. L'approche choisie a donc été plurielle : donnée à des historiens et à des sociologues, la parole l'a été aussi à des témoins, chercheuses et ingénieures, invitées à revenir sur leurs histoires personnelles et, plus largement, à donner leur sentiment sur les choix de carrière faits par les femmes de leur génération.

- 2 Le résultat est là, et il n'est pas négligeable : introduit par Girolamo Ramunni, l'ouvrage est vivant et dense à la fois, astucieusement construit et élégamment présenté, dressant du chemin accompli par les femmes dans la grande machine du CNRS un bilan solidement étayé au plan des données et des faits, inévitablement plus prospectif au chapitre des hypothèses d'explication ; en somme une indispensable introduction en même temps qu'une invite à des recherches davantage ciblées sur les causes des phénomènes observés, seules capables de permettre de remédier peut-être à une situation qui, aujourd'hui comme hier, bien qu'à un moindre degré, est loin d'être satisfaisante. Soulignons au passage que si un certain ton militant pointe dans quelques conclusions, celui-ci n'est pas la marque de l'ouvrage dans son ensemble.
- 3 L'étude statistique, indispensable à l'établissement des faits, est au cœur de la contribution de Martine Sonnet, « Combien de femmes au CNRS depuis 1939 ? », papier central dans l'économie d'ensemble du livre. À une échelle plus fine, les textes de Jean-François Picard sur les biologistes ainsi que d'Emmanuelle Cospen-Gharibian et de Geneviève Faye sur les historiennes apportent un surcroît d'éclairage sur deux catégories de chercheuses, particulièrement représentatives des femmes scientifiques au CNRS. Le tout permet de jalonner de façon précise l'histoire des femmes au sein du CNRS.
- 4 Dès l'origine, les femmes y constituent une minorité importante, trait d'autant plus remarquable qu'il n'est pas du à la seule présence des femmes dans les rouages administratifs, mais aussi au nombre des chercheuses (25,6 % du personnel scientifique de l'institution en 1939). Au point qu'il est possible de proposer « une esquisse de portrait collectif » de quelque 69 femmes de sciences - elles furent un peu plus nombreuses en fait - qui forment cette « première génération féminine du CNRS », caractérisée notamment par un fort taux de célibat, tout comme leurs consœurs professeures - nettement moins bien représentées du reste dans l'Université de l'époque. L'explication tient en principale part sans doute à la situation statutaire et matérielle peu enviable du personnel du premier CNRS, comparée notamment à celle des universitaires. Force cependant est de constater que cette situation de départ, apparemment favorable, n'a pas été suivie d'une dynamique de féminisation massive, puisque les chercheuses ne constituent encore en 2000 que 30,3 % du personnel scientifique du Centre, preuve que la féminisation y est demeurée « partielle ». Ajoutons, et cela étonnera sans doute davantage, qu'elle est aussi « fragile » puisque c'est en 1960 que la présence féminine parmi les chercheurs atteint son maximum avec un taux de 35 %. Autrement dit, la part relative des femmes semble accuser un recul dès lors que, avec la réforme de 1959 relativement au personnel notamment, la situation matérielle des chercheurs tend à s'améliorer.
- 5 Bien entendu cette présence féminine varie en fonction de la discipline et du type de tâches à effectuer. Passée la guerre, les femmes au CNRS sont bien plus souvent « collaboratrices techniques », puis « ITA » - et dans cette catégorie plus souvent ingénieures d'études et techniciennes qu'ingénieures de recherche - que chercheuses. Dans ce dernier groupe, elles ont toujours occupé une place proportionnellement plus importante dans deux domaines, les sciences de la vie et les sciences humaines. Rien de changé sur ce point à l'heure actuelle, les autres disciplines scientifiques n'ayant jamais rattrapé leur retard initial en dépit des progrès accomplis, à des niveaux d'ailleurs très variables, certains départements comme celui des sciences physiques et mathématiques restant des « bastions masculins ». Les monographies consacrées aux femmes

biologistes et aux historiennes montrent néanmoins que, si le département des sciences de la vie fut longtemps le plus féminisé de tous, les femmes y sont en repli régulier depuis les années 1970, au contraire du département des sciences de l'homme et de la société qui le surclasse par son taux de féminisation à la fin des années 1990 (40,9 % contre 39 % en 2000). Là encore donc, il faut en rabattre sur l'idée toute faite selon laquelle, une fois lancée dans une discipline ou une profession, la féminisation ne peut que connaître une courbe ascendante.

- 6 Quelles que soient enfin l'approche et l'époque considérée, il ressort que, même dans les départements les plus féminisés, les chances de promotion des femmes au sein de l'institution sont réduites. Manifestement, elles se heurtent partout, excepté certaines exceptions remarquables qui sont l'occasion de tracer de précieux portraits, au fameux « plafond de verre » tant dénoncé par les études féministes. De là leur surreprésentation chez les chargés de recherche et leur sous-représentation dans les grades supérieurs, de même que, en plus accentué encore, parmi les lauréats des distinctions décernées par le CNRS (Médailles d'or surtout, mais aussi Médailles d'argent, de bronze et Cristal), aux fonctions de direction dans les instances administratives centrales et dans les laboratoires, parmi les membres élus et nommés enfin du Comité national de la recherche scientifique, instance qui, en raison de l'abondance des sources disponibles, donne lieu à des analyses particulièrement minutieuses.
- 7 Ces constats reflètent-ils une situation purement française ? Non, comme viennent opportunément le souligner les études signées respectivement par Ilse Costas et Londa Schiebinger sur les femmes universitaires en Allemagne et par Margaret Rossiter sur le cas américain, qui viennent fournir l'indispensable point de vue comparatif. Mais on prend conscience ainsi, avec un certain étonnement, que, si nulle part en Occident et jusqu'à une époque récente, le sort des femmes « savantes » au sein des institutions scientifiques n'est véritablement enviable, celui-ci est longtemps moins favorable encore aux États-Unis et surtout en Allemagne qu'en France. Il faut attendre en effet la législation contre la discrimination sexuelle et surtout les procès des années 1970 sur son application pour que la situation s'améliore sensiblement outre-Atlantique, tandis que le retard reste particulièrement accusé outre-Rhin jusqu'à ces toutes dernières années. Pas de quoi cependant pousser un cocorico, car on retrouve partout une corrélation entre le taux de féminisation et le caractère prestigieux et rémunérateur de la fonction : moins les carrières sont attirantes en termes de prestige et de rémunération, plus les femmes sont représentées, comme c'est le cas au CNRS ; l'inverse se vérifie en Allemagne et aux États-Unis.
- 8 C'est sur la dimension du « pourquoi ? » que se sont plus particulièrement penchées Ilana Löwy et Catherine Nave, en partant de deux points de vue opposés, la première s'interrogeant sur les « obstacles à l'égalité des sexes dans la recherche scientifique », la seconde préférant questionner les parcours « improbables » de femmes parvenues au contraire à de hautes responsabilités. Les *interviews* et les portraits inclus dans les papiers déjà cités sur les femmes biologistes et les historiennes participent aussi d'une réflexion qui, encore une fois, fait plus le point sur l'historiographie - essentiellement nord-américaine - et propose des hypothèses qu'elle ne livre de conclusions définitives. Deux questions se détachent : pourquoi un nombre relativement restreint de femmes choisit-il de s'engager dans une carrière scientifique en dépit des larges bataillons de jeunes filles qui investissent désormais les universités occidentales ? Pourquoi

rencontrent-elles des difficultés de promotion persistantes au sein des institutions scientifiques, alors même que la culture scientifique se veut éminemment méritocratique ? Dans les deux cas les types de réponse se rejoignent, que l'on privilégie les facteurs exogènes - les attentes de la société vis-à-vis des femmes relayées par la famille et le système éducatif, le type d'organisation sociale qui permet aux femmes de s'investir plus ou moins au travail, le fonctionnement même des institutions scientifiques organisées par et pour les hommes -, ou les facteurs endogènes - liés à la « nature féminine » qui présumerait d'un manque de goût et d'aptitude pour la synthèse et l'abstraction comme pour la compétition, l'intériorisation par les femmes des attentes de la société, etc. Cette dernière explication - qui est loin d'être professée par les hommes seuls comme nous le rappellent les propos de femmes interrogées ici, au risque de scandaliser les féministes - vaut tant pour le refus de la voie scientifique que pour le choix privilégié de certains domaines bien spécifiques de la science. Ainsi certaines des femmes biologistes interviewées par Jean-François Picard attribuent-elles un rôle éminent à l'atavisme féminin dans leur intérêt pour les sciences du vivant.

- 9 À ce débat classique, et dont on ne voit pas dans l'état actuel des recherches comment il pourrait être scientifiquement tranché, le parti pris de Catherine Nave d'interroger au contraire les raisons du succès professionnel de certaines femmes d'exception offre, nous semble-t-il, une bouffée d'air nouveau. Elle souligne en particulier la capacité de ces femmes - mariées et dotées dans leur grande majorité d'enfants - à limiter l'effet de la sphère familiale sur la sphère professionnelle, grâce au soutien compréhensif de leurs époux mais aussi à une absence remarquable de sentiment de culpabilité. Sans doute l'échantillon est-il mince - 9 femmes dont l'anonymat est préservé -, mais la démarche psychosociologique appliquée aux *success women* de la science semble prometteuse dans la mesure où elle peut s'avérer porteuse d'enseignements « en négatif » sur celles, bien plus nombreuses, qui ne connaissent pas semblable réussite. Sans doute est-il plus facile en effet, méthodologiquement parlant, d'établir pourquoi certaines femmes « ont franchi le plafond de verre » que d'interroger l'échec ou la moindre réussite d'un grand nombre d'anonymes, à partir de statistiques à l'interprétation souvent sujette à caution. Dans le même ordre d'idées, et au delà du constat de la présence ténue des femmes au Comité national, il serait fort intéressant par exemple d'enquêter sur les facteurs qui portent certaines femmes, et pas d'autres, à décrocher un siège au Comité national.
- 10 On l'aura compris : la lecture de cet ouvrage est indispensable à ceux qu'intéresse l'histoire du CNRS et de la science en général. Tout en concourant opportunément à une histoire des femmes au travail en cours de construction, cette enquête devrait en outre inspirer des réflexions salutaires à toutes les femmes actuellement en poste au CNRS - elles sont tout de même 10 565 en 2000, dont 3 462 chercheuses et 7 103 ITA - sur leurs parcours, leurs pratiques et les limites qu'elles s'auto-imposent trop fréquemment.

INDEX

Mots-clés : CNRS, femme, mission pour la place des femmes au CNRS, féminine, féministe

AUTEUR

CATHERINE NICAULT

Professeure à l'université de Reims